

elle. Or, on a trouvé dans vos poches le portefeuille, le porte-monnaie, la chaîne et la montre du malheureux.

Forestier resta silencieux, mais une lueur sombre s'alluma dans son regard.

—J'ai quelque raison de supposer et même de croire, continua le magistrat, que le crime n'avait pas le vol pour mobile et que si vous avez dépouillé votre victime c'était pour égarer la Justice dans ses recherches. Vous pouvez éclairer la justice, faites-le donc.

—Je n'ai rien à dire.

—Si, car vous connaissez le misérable qui vous a frappé : qui est-il, cet homme ?

Le regard de Forestier eut une expression de haine féroce, mais il garda encore le silence.

—Cet homme, dont vous ne voulez pas dire le nom, est votre complice, j'en ai la certitude, reprit le commissaire ; mais que vous parliez ou vous obstiniez à garder le silence, la clarté se fera. Tout de suite après vous avoir frappé, votre meurtrier a été arrêté. . . .

—Ah ! fit Forestier.

—Il a été arrêté, poursuivit le commissaire, et lui aussi s'obstine à garder le silence : mais il parlera, il faudra bien qu'il parle ; on saura pourquoi il a tenté de vous assassiner après vous avoir poussé vous-même à commettre un assassinat ; il refuse de dire qui il est, mais on le saura.

—Allons, vous n'avez pas de ménagements à garder ; décidez-vous donc à parler ; dites-moi qui est cet homme, cet Espagnol qui vous a lâchement frappé.

—Le misérable ! le lâche ! grommela Forestier.

Ses poings se crispèrent et il grinça des dents.

—Il vous sera tenu compte de vos aveux ; voulez-vous parler ?

—Oui.

—Cet Espagnol est-il réellement votre complice ?

—Oui.

—Il a été l'instigateur du crime que vous avez commis ?

—Oui.

—Je comprends maintenant, il voulait se débarrasser d'un complice compromettant.

—Oui, le misérable !

—L'homme que vous avez frappé était donc un ennemi de votre complice ?

—Son ennemi et son parent, m'a-t-il dit.

—Alors vous avez été l'instrument d'une abominable vengeance ?

—Oui ; mais il s'agissait aussi pour lui de rentrer en possession d'une immense fortune.

Naturellement, il vous avait promis une certaine somme pour vous décider à commettre le crime ?

—Oui, un million.

—C'était donc pour ne pas vous donner ce million et dans la crainte des révélations que vous auriez pu faire, qu'il tenait à se débarrasser de vous.

—Oui, monsieur le commissaire. Mais est-ce bien vrai qu'il a été arrêté ?

—Je vous l'ai dit ; comment saurais-je sans cela qu'il est Espagnol, ce que j'ai reconnu à son accent ?

—Ah ! je serai vengé ! prononça sourdement Forestier.

Et ses yeux brillèrent d'une joie féroce.

—Maintenant, dites-moi son nom.

—Dans les maisons de jeu qu'il fréquente il se fait appeler José Ducos ; mais son vrai nom est Antonio de Villina.

—Où a-t-il son domicile ?

—Ça, je l'ignore, je ne suis jamais allé chez lui.

—Savez-vous le nom de votre victime ?

—Non, monsieur le commissaire, don Antonio m'a caché le nom de son parent.

—Voulez-vous me faire connaître le vôtre, à présent ?

—Je ne peux pas vous le dire.

—Pourquoi ?

—Pour plusieurs raisons.

—Vous devez bien penser, pourtant, que la Justice ne tardera pas à savoir qui vous êtes.

Forestier rentra dans son mutisme.

—Eh bien ! vous ne me répondez pas ? fit le magistrat.

Il comprit que l'assassin assassiné ne parlerait plus.

Il fit lire à haute voix par son secrétaire le procès-verbal de l'interrogatoire, puis il se retira.

\* \*

Si, pour le commissaire de police, cette journée devait être très occupée, elle allait être grosse d'événements pour tous nos personnages, et le docteur Delteil, particulièrement, allait se trouver sous le coup d'émotions successives.

Le coupé du général de Vaclair l'avait ramené à Passy. Il faisait nuit encore et Mme Villarceau et Valentine dormaient. Malgré

sa grande fatigue, le docteur ne crut pas devoir se remettre au lit. Il fit allumer la lampe de son cabinet, qui avait été celui du docteur Villarceau, et pensa qu'il pouvait attendre le jour et le réveil de sa femme en examinant des papiers et en les mettant en ordre.

Il se mit à ce travail, mais au bout de vingt minutes éprouvant un invincible besoin de sommeil, il s'étendit sur le divan, la tête sur des coussins. Il dormit jusqu'à neuf heures.

Depuis un instant, Mme Villarceau et sa fille étaient entrées sans bruit dans le cabinet, et debout l'une près de l'autre, souriantes, la joie dans le regard, elles contemplaient le docteur, craignant de faire un mouvement qui aurait pu le réveiller.

Elles savaient par le domestique que M. Delteil, qui s'était couché après une heure, avait à peine eu le temps de s'endormir, quand M. le général de Vaclair était venu le chercher pour donner ses soins à un blessé, frappé par le poignard d'un assassin.

Certes, sachant que le docteur reposait, il fallait une circonstance exceptionnelle pour que les deux dames fussent entrées dans le cabinet.

La main de Mme Villarceau tenait une lettre ouverte.

Tout en se réveillant, M. Delteil vit devant lui sa femme et sa belle-mère. Aussitôt il se dressa debout.

—Mais quelle heure est-il donc ? demanda-t-il en s'étirant les bras.

—Mon ami, répondit Valentine, neuf heures viennent de sonner.

—Ah ! neuf heures. . . . Et qu'y a-t-il ? Est-ce qu'on vient me chercher ?

—Non, mon ami ; il y a que maman Villarceau vient de recevoir une lettre de Lucien.

—Quand revient-il ?

—Aujourd'hui même ; il sera ici vers quatre heures.

—Ah ! bien ; comme vous je suis heureux de son retour.

—Dans sa lettre, mon ami, il nous remercie du consentement que nous donnons à son mariage ; il nous embrasse tous : il est fou de joie, dit-il.

—Le cher enfant !

—Il y a autre chose dans sa lettre, mon cher Philippe, et, comme notre mère et moi, tu vas avoir une grande surprise.

—De quoi s'agit-il donc ?

—Tenez, docteur, dit Mme Villarceau, lui tendant le papier qu'elle avait à la main, lisez la lettre de notre cher Lucien.

M. Delteil prit la lettre, en commença la lecture et, avant de l'avoir achevée, laissa échapper une exclamation.

—Ainsi, dit-il, il prétend connaître le nom du père d'Emilienne ; oh ! il se trompe sans doute.

—Mon ami, répondit Mme Villarceau, vous connaissez assez votre fils, son esprit sérieux, pour savoir qu'il n'avancerait pas une chose aussi importante avec légèreté, sans avoir une absolue certitude. . . .

—C'est vrai, chère mère, et. . . je ne sais plus que dire.

—Ne cherchons pas inutilement à deviner, mes enfants ; Lucien sera ici dans l'après-midi : il nous donnera l'explication de cette chose que nous ne pouvons pas comprendre. En attendant et dès à présent, réjouissons-nous de la découverte imprévue de Lucien si heureuse pour Emilienne et pour nous tous.

—Vous avez raison, ma mère, approuva le docteur ; attendons l'intéressant récit que Lucien nous promet.

—Si je n'obéissais qu'à l'impulsion de mon cœur, reprit la grand-mère, je courrais chez Emilienne pour lui annoncer cette heureuse nouvelle ; mais quoique convaincue que Lucien ne s'est pas laissé abuser, qu'il a en main des preuves de ce qu'il avance, je crois devoir laisser ma protégée dans l'ignorance de ce que nous venons d'apprendre. J'attends donc l'arrivée de Lucien ; alors, mes enfants, j'irai chercher Emilienne, et c'est ici que nous lui apprendrons qu'elle n'est plus une jeune fille sans famille.

Ces paroles de Mme Villarceau furent approuvées.

—Attendons, dirent en même temps M. Delteil et Valentine.

Le docteur donna l'ordre d'atteler ; il prit une tasse de café au lait pendant qu'on attelait, puis il monta dans son coupé pour se rendre à sa clinique de la rue Tronchet, remettant après le déjeuner la visite qu'il faisait chaque jour à l'hôpital Beaujon, où il était chargé d'un des plus importants services.

Il était une heure de l'après midi quand le Dr. Delteil entra dans la salle des internes de l'hôpital.

—Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il à l'un d'eux, un de ses élèves.

—Nous avons reçu dans la nuit un homme dangereusement blessé.

—C'est grave ?

—Si grave, maître, que je ne m'explique pas comment cet homme n'est pas déjà mort.